

3. A L'FERME

Deux fermes importantes se situent très nettement au-dessus du petit peuple agricole de Ressons, à cette époque :

- La ferme Dhervillez puis d'Henri Senez, qui se trouve dans la grand'rue, parmi les maisons du village, à l'emplacement actuel de l'Entreprise "les graines Suédoises". (Entreprise qui a fait restaurer avec beaucoup de soin et d'attention cette ancienne ferme pour lui garder son aspect d'autrefois).
- La ferme de Léon Orens, sur la route de Marquéglise qui, encore aujourd'hui et depuis des siècles perpétue le nom de son ancien fief : Bayencourt.

La ferme de Bayencourt était au Moyen-Age une commanderie de l'ordre de Malte, ordre religieux et militaire né des Croisades. Faisant partie du domaine des Seigneurs de Ressons elle fut vendue ainsi que le bois de Ressons par un de leurs descendants en 1854 au comte de Vogüé déjà propriétaire du château et des terres de Séchelles.

Elle passe alors en fermages successifs...

C'est dire que cette ferme de Bayencourt porte en ses pierres une longue histoire.

Mais il ne s'agit pas ici de cette histoire, si passionnante soit-elle.

Il s'agit, grâce à des témoignages, d'évoquer la vie à Ressons, au début du siècle. Et la vie de 25 à 30 familles (et plus en période de moisson) dépendait de l'activité de cette ferme.

Elle était alors, comme on peut la voir aujourd'hui, le décor est le même, mais une pelouse a remplacé le grand tas de fumier animé par les volatiles sans cesse picorant...

L'allée pavée traverse la vaste cour pour amener au corps de ferme de belles proportions. A droite, le pigeonnier en tourelle, superbe (et récemment bien restauré) duquel partent les longs bâtiments qui abritaient les écuries, les étables, la bergerie puis les boxes d'isolement des bêtes malades.

A gauche de la maison, après la laiterie et le réfectoire, le bûcher et la montée du grenier à grains, la remise des voitures, l'écurie des chevaux de selle (*), les granges, bien sûr. N'oublions pas l'abreuvoir, dans la cour, le fournil derrière la ferme, le jardin potager.

L'ensemble de ce qu'on peut appeler une belle ferme. Autour d'elle s'étend 200 hectares de terres cultivables et une soixantaine d'hectares de bois et de marais. "Plaisance", les "Terres de Bourgogne", les "22 Mines", les "40 Mines", terres mesurées et nommées selon les anciennes valeurs de surface, si locales qu'elles n'avaient pas le même cours à la commune voisine : mines, mancauts, quartiers, verges, journal. Deux quartiers faisaient un mancaut, deux mancauts faisaient une mine, 2 mines 1/2 ou 10 quartiers mesuraient un hectare.

Une grande ferme, c'est cela, son poids dans la commune. Quel est celui des Ressontois qui n'y a pas travaillé un jour ou l'autre ? ou quel artisan, quel commerçant n'en dépend pas, plus ou moins directement ?

Est-on si loin de cette fin du 18ème siècle où, pour expliquer la structure paysanne du village à cette époque on trouve écrit dans l'histoire générale de la région ?

"Ni l'Eglise, ni la noblesse, ni la bourgeoisie ne cultivent. Leurs terres sont louées à des prix qui augmentent à chaque renouvellement de bail et atteignent vers 1760 de tels sommets que seuls de gros fermiers peuvent les payer. Ces gros fermiers ont l'outillage, surtout les chevaux et la technique nécessaire à l'obtention de bons rendements, outillage et technique que ne possèdent pas les petits cultivateurs. L'augmentation des fermages conduit automatiquement à la concentration des exploitations. Ce mécanisme aboutit dans les campagnes surpeuplées de Picardie à la constitution d'un prolétariat

(*) En 1909, l'écurie de Mr Léon Orens obtient un grand nombre de Prix. "Giboulée" monté par F. Orens ayant gagné le Prix de la Sté Sportive d'encouragement et "Bayencourt" monté par Mr Doussine, le Prix de la Circonscription. Les charretiers allaient à pied à Compiègne au pas des chevaux afin que ces derniers arrivent dans les meilleures conditions pour concourir.

rural très pauvre de manouvriers et de petits propriétaires, dominés par quelques gros fermiers louant à des propriétaires plus ou moins lointains". (Jean ESTIENNE - Picardie).

"C'était un monde en dehors" disent encore aujourd'hui ceux qui ont travaillé à l'ferme. Comprenons : "impénétrable pour nous". Deux mondes se côtoyaient.

Mr Oscar Ducarme, né en 1874, y débute en 1897 comme charretier. Etant jeune homme et jusqu'à l'époque de son mariage, il couche dans l'écurie, à mi-hauteur du plafond, sur un lit de planches et une paille dans la chaleur humide et viciée qui est celle de ces lieux.

Mr Lecuru est aussi charretier à peu près à la même époque. Il gagne à peine 80 frs par mois en 1907. Tout le travail des champs se fait à l'aide des chevaux. Il y a 6 attelées de 4 chevaux donc 6 charretiers qui commencent leur journée à 5 H 1/2. Ils arrangent leurs bêtes, donnent la botte, l'avoine et préparent les attelages. A 6 heures, ils sont tous prêts dans la cour pour recevoir les ordres de travail de la matinée.

Les attelages prennent alors la direction des champs. On va "en plaine" par les chemins à ornières, vers "ché quinze mines" ou "l'sole à bluets" pour rentrer vers 11 heures 1/2. Le travail reprend à 13 heures 1/2 jusqu'à 18 heures, 18 heures 1/2 en période des plus forts travaux et des plus longues journées. On dit alors faire de 6 à 6.

Les journaliers, eux, travaillent le plus souvent de 6 heures du matin à 7 heures 1/2 du soir. Tous les ouvriers agricoles ont un nombre d'heures journalières compris entre 10 et 12 heures, suivant les saisons. Il faut charrier le fumier, labourer, herser, semer en tout premier l'escorpeon, puis le blé.

Les corbeaux sont, à ce moment précis, un véritable fléau, si redouté que moyennant quelques sous par jour, des enfants sont employés pour empêcher qu'ils ne s'abattent sur les semis et ne déterrent les grains. Dès le matin, ces enfants, partent pour toute la journée aux champs, avec leur musette. Quand ils voient les corbeaux descendre ils courent en agitant leur pélerine et en criant "ouah ! ouah !".

On appelle ce travail particulier : "garder les corbeaux". Les charretiers préparent les terres à betteraves et, pour les semer,

il faut faire toute la pièce en une journée, c'est-à-dire parfois 25 mines (10 hectares) auquel cas la femme du charretier vient aider son mari pour qu'il puisse plus aisément arriver à bout de cette tâche. Mais que de kilomètres parcourus !.

Lorsque les betteraves sont un peu levées, les charretiers passent la bineuse à l'aide d'un seul cheval. Il faut alors prendre soin de marcher bien à "l'cart'lé", c'est-à-dire entre les rangs, sans dévier.

Vers le 10-20 mai, c'est la grande saison du binage, 6 000 Belges arrivent dans l'Oise, à cette époque. En gare de Ressons, il en descend plusieurs dizaines avec leur simple baluchon. Ils gagnent les fermes où ils sont attendus, se mêlant aux journaliers. Les uns et les autres binent et démarient les betteraves à la main. Travail dur qu'exécutent beaucoup de Ressontoises également. On est payé à l'hectare. On compte ses "mines". Il faut repérer son travail et que de courbatures !. "Parfois, on ne pouvait plus se redresser, alors, on travaillait à genoux...".

Les femmes sont aussi employées à bien d'autres travaux : l'échardonnage, le fanage, la moisson. Pendant l'hiver, deux d'entre elles font des liens de seigle, dans la grange. Elles participent à l'arrachage du lin, à celui des betteraves vers la fin d'octobre par temps souvent humide et brumeux. Avec quelle adresse, quelle rapidité les betteraves sont extraites, décoletées, mises en ligne puis en tas. On ne peut avoir idée, aujourd'hui, de ce que représente ce travail. Les enfants aident à couvrir les tas quand le gel se fait craindre. Puis, il faut charger les tombereaux et les conduire jusqu'à la halte prévue le long de la ligne de chemin de fer, en attente des wagons.

La belle saison implique de longues semaines de travail intensif aux champs avec la fenaison : couper, retourner, mettre en tas et rentrer les foins, parfois le plus rapidement possible quand la pluie ou l'orage menacent.

Ces circonstances amènent alors à une solidarité entre grandes fermes et petites exploitations, qui s'est d'ailleurs poursuivie : approvisionnement du bétail, du bois, la monte des juments.

Et puis, c'est la moisson, grand moment de la vie de la ferme !. Suivant le temps,

elle n'est pas toujours terminée pour la fête de Ressons, au dernier dimanche d'août !.

Peut-on imaginer à présent que tous les blés étaient coupés à "bras d'hommes" : sape et faux ? Des familles entières sont occupées à cette besogne : ils sont moissonneurs.

Les blés coupés sont mis en javelles, 2 ou 3 javelles sont réunies et liées en botte par les femmes qui font ensuite des tas en cônes de neuf bottes coiffées d'une dizaine, comme d'un chapeau. Les champs prennent alors l'aspect de grands damiers blonds sous le soleil chaud.

Les moissonneurs "r'chinent" sur place, à l'ombre d'un pommier (il en existe encore en plaine ou en bordure de chemin).

Les familles devisent entre elles. C'est la pause.

C'est à ce moment, lors d'une moisson en 1910 que Mr Léon Orens, à cheval comme toujours, arrive pour vérifier si les épis ne sont pas humides.

Il s'arrête et, ne s'adressant qu'à l'un deux, Yacinthe, demande qu'il lui passe une botte. Mr Orens y enfonce l'avant-bras et la redonne sans mot dire, fait demi-tour. Alors, prenant les autres à témoins, le vieux moissonneur se retourne en disant fièrement :

"- Vous avez veu ! C'est à moué qu'il a d'mandé l'botte !"

L'anecdote est moins anodine qu'il y paraît pour avoir été ainsi conservée dans le souvenir, une simple remarque de cette sorte était mal perçue, surtout des jeunes ouvriers agricoles. Mais pour l'ancien, l'honneur d'être distingué, dans le travail, était ressenti comme un gage de considération.

Ayant derrière lui de longues années de travail à l'ferme, Yacinthe se donnait le privilège d'appeler le patron Mr Léon, ce qui était une rare familiarité compte-tenu des distances sociales si grandes à cette époque.

Il profitait de cet avantage pour tenir bon, certaines fois, contre lui quand il s'agissait de salaire. La dureté de l'éducation et des moeurs était telle, d'un côté comme de l'autre, que, bien souvent, sous l'apparence rude se dissimulait une réelle compréhension

humaine que le travail en cours, les difficultés à vaincre, l'improbabilité des récoltes renforçaient encore.

Mais l'ouvrage reprend...

Un chariot et son attelage de quatre chevaux vient enfin ramasser les gerbes déjà sèches. Le blé est mis en meules ou rentré sous le hangar.

La moisson s'achève dans des conditions variables, suivant les années. Pour les moissonneurs, c'est toujours la fin d'un gros travail et le dernier chariot est fleuri d'un bouquet joyeusement encadré et accueilli à l'ferme où un repas est servi au réfectoire pour le personnel. Ce repas coïncide parfois avec la fête de ch'patron "la Saint-Louis", fête de Ressons. Le battage se fait de différentes manières suivant le temps, la disponibilité des hommes.

Quatre chevaux tournent autour d'un manège à battre pour l'avoine et une partie du blé.

L'hiver, le blé est aussi battu au fléau, de préférence par temps de gel et sec.

Puis l'entreprise de battage passe avec sa batteuse à vapeur et ses ouvriers.

Ch'l'engreneur" délie et passe les bottes et, pendant que le blé tombe dans un sac, "ch'lieur" lie la paille, "ch'port'à guergni" monte les sacs de blé au grenier à grains.

Dans les champs une fois les blés rentrés c'est au tour des glaneurs, femmes et enfants, de faire moisson pour leur basse-cour. Il y a toujours de quoi contenter chacun et les brouettes se remplissent de belles glanes à la mesure des mains qui les serrent.

Les éteules sont ensuite livrées au passage du troupeau de moutons. Puis, il faut déchaumer, charrier le fumier avant le grand labourage, ce qui est un travail des jours de pluie, le moins apprécié des charretiers !

Mais la vie de la ferme c'est aussi une trentaine de vaches et leurs étables dont s'occupe le vacher. Une femme est employée pour traire.

Le lait se vend au détail à la ferme, le matin et le soir, dans la grande jatte de grès recouverte d'une lourde toile de lin blanc.

La basse-cour est importante en volaille et en pigeons. Et puis, il y a le berger, qu'on appelle tout simplement : le Berger. Et sa femme : la Bergère. Merveilleux noms propres que leur vaut cette profession !

Ils sont arrivés à Ressons en 1907.

Essayons d'imaginer le berger, ses trois cents à trois cent cinquante moutons, partant pâturer tous les après-midi d'avril-mai avec ses chiens toujours en mouvement aux flancs du troupeau, les bêlements en demi-tons d'intervalle, le bruit de bouche si particulier que fait le berger pour entraîner ses bêtes.

De juin à septembre c'est le temps d'aller au loin, du côté du Timon, aux 15 Mines ou aux 22 Mines. Il y installe le parc qui se compose de 42 claies de bois munies de "croches" dans lesquelles il passe une cheville de fer qu'il enfonce dans le sol avec un maillet de bois. Les bêtes sont enfermées et mettent si vite l'herbe à ras qu'il faut pour leur suffisance changer au moins deux fois par jour le parc de place en ne déplaçant que trois de ses côtés,

opérant ainsi une rotation autour d'un seul côté.

Le berger reste trois mois en plaine, couchant dans une petite roulotte de bois dans laquelle il ne tient pas debout. Ses chiens ont place sous le fond, entre les roues. Il est équipé d'un grand parapluie pour l'abriter des intempéries. Il se lève de bonne heure car, tous les matins, il vient à l'ferme pour s'occuper des béliers et des agneaux. Il prend chez lui le repas de midi. Le soir, ses enfants lui portent la soupe ainsi que le manger des chiens.

"- Que c'était loin, surtout quand il faisait mauvais temps et qu'il fallait aller jusque vers la route de Flandre !"

Quand les brebis mettent bas en plaine le berger ramène les petits agneaux, dans un sac, sur son dos. Avant de partir au parc, le berger tond les moutons. Il lie deux pattes derrière le cou des bêtes et il a vite fait, avec ses "éforges" de faire tomber la grosse laine épaisse qui sent si fort. Ses enfants l'aident et le regardent. C'est si étonnant de voir ensuite les bêtes, toutes nues.



Attelage - Ferme de Bayencourt 1910 -

A ces deux grandes fermes dont il reste plus de souvenirs sur l'une que sur l'autre, on peut ajouter la ferme de la route de Gournay, dépendante des "Griffons", qui se distingue des petites exploitations agricoles par l'élevage qu'on y fait des chiens de chasse et l'entretien d'un chenil important.

Mr Georges Souply, tout jeune encore en 1912, y travaille. Il va à la gare, au train de 7 heures chercher la viande envoyée de Paris et destinée à la nourriture de la quarantaine de chiens. André, pendant ce temps, allume le feu sous le chaudron. Comme tous les matins il fait la soupe, le jardinier ayant descendu la veille au soir tous les légumes nécessaires : poireaux, carottes, choux et pommes-de-terre. Le dresseur vient goûter la soupe, il faut qu'elle soit tout juste salée. Puis on la met dans des seaux de bois.

Mr Souply est fasciné par le savoir-faire du dresseur qui porte une ceinture de cuir où sont attachés quatre ou cinq chiens. Il en lâche deux ou trois qui savent chasser afin d'entraîner les autres.

Un chien dressé se met à l'arrêt au coup de sifflet, une patte soulevée et, au coup de fusil, il repart instantanément sur la piste.

La vente des chiens se fait un peu avant l'ouverture de la chasse en septembre.

"Il y avait des chevreuils dans le Bois de Ressons. L'hiver on allait avec le bourriquet, leur mettre à manger des betteraves et du foin".

Et toujours, sur fond de ciel, cette multitude de corbeaux qui, à la tombée de la nuit, se regroupent, formant de véritables nuées au croassement presque effrayant. On peut dire l'heure qu'il est, rien qu'à les entendre, tant leur rythme de vie est régulier. Après des vols noirs et mouvants, ils prennent subitement la direction du Parc de Monchy et Gournay. Là, on est obligé d'en faire la chasse et, à la saison des jeunes on y mange la soupe aux corbeaux.

Charles Prudhommeau, le propriétaire des Griffons habite Paris. Il est le président de la Société des Auteurs et Compositeurs et comme, en ces années 1910-1913, des artistes, ses amis, viennent en villégiature à Machedont "dont la distance peut se mesurer à un demi-bidon de pétrole", on vient voir "les chiens de Charles Prudhommeau", histoire de se promener dans les environs... c'est : Amélie Dieterle du Théâtre des Variétés... Paul Gallimard... Léo Claretie... le compositeur Wienawski... le peintre Destailleur... entre autres.

1914... Avec la guerre devait s'interrompre l'élevage des chiens aux Griffons comme devaient s'arrêter bien d'autres activités reportées à des fins plus urgentes dues aux circonstances.

